

Entre temps, il suivit les cours de l'École des Beaux-Arts, que dirigeait le peintre Bonnefond.

Mais, déjà, l'originalité de Domer, la souplesse de son imagination, son ardeur au travail, étonnaient ses maîtres. Il s'éprit surtout de la décoration, cet art, de tous, le plus difficile en même temps qu'il est le plus noble et le plus élevé, le seul d'ailleurs que le peuple comprenne vraiment, parce que c'est le genre clair par excellence, qui ne vit que de grandeur et de simplicité. La décoration exige, comme on l'a dit « des compositions nettes, des mouvements précis, un dessin large et fermement arrêté. » Il faut que ce qu'elle raconte soit lisible pour tous ; mais elle demande une puissance de travail, une force de pensée et d'imagination considérable, en même temps qu'une érudition profonde.

Ces difficultés, insurmontables pour d'autres, n'étaient pas faites pour effaroucher l'apprenti peintre d'enseignes, le fils du tambour de la Grande armée. Domer suivait son étoile en laquelle il avait foi.

Bientôt Joanny (on l'appelait ainsi dans l'intimité de la famille, de l'atelier et de l'école, et l'artiste conserva ce gentil prénom qu'il devait illustrer dans la suite) s'envola pour Paris, où il devait se perfectionner, grâce aux leçons des peintres de cette grande période, et acquérir ce talent si sûr, si personnel qui en a fait un des maîtres de la Décoration.

Il travailla longtemps, sans rien livrer à la critique. L'année terrible le surprénait à Rome où il apprenait à analyser les chefs-d'œuvre de la grande peinture des primitifs et de la Renaissance. Quelle opiniâtreté au travail ne fallut-il pas à l'enfant du canut de la Grand'Côte pour s'assimiler cet art qui demandait des connaissances si approfondies et si générales ! Rien n'échappa à Domer ; et les cartons qu'il rapporta de ses voyages en Italie montrent